

Le XIVe siècle vit l'apparition de la première armée proprement nationale, ou, si l'on préfère, la première armée populaire. Il s'agit de l'armée suisse, qui était composée de paysans libres et de bourgeois des villes. Tous les Suisses de sexe masculin physiquement aptes au service étaient soumis à la conscription et pouvaient porter des armes. Toutefois, en pratique, l'armée ne se composait que de volontaires, le nombre de soldats fournis par chaque canton étant proportionnel à celui de ses habitants. De plus, on recrutait par conscription les jeunes gens particulièrement forts et valides pour en faire des piquiers.

Le principe de la conscription générale, dans un pays d'à peine plus de 500.000 habitants vivant presque exclusivement d'une agriculture de subsistance, ne pouvait manquer avoir des répercussions à la fois sur la stratégie et sur la tactique. Le fait de maintenir ne fût-ce que 4 ou 5% de sa population masculine sous les armes représentait un fardeau qu'un pays comme la Suisse pouvait difficilement supporter pendant une longue période. Il fallait labourer la terre et s'occuper du bétail. Aussi les hommes ne pouvaient-ils servir que pendant des périodes relativement courtes. C'est pourquoi les armées suisses ne s'engageaient jamais dans une guerre d'usure : il leur fallait anéantir rapidement l'adversaire. En tant que formation tactique, elles recouraient à l'ancien groupement germanique en carré, **constitué selon la parenté et la commune** ; mais, en cas de bataille, cette formation ne pouvait se contenter de disperser l'ennemi ; l'objectif des milices suisses était donc d'empêcher par tous les moyens l'adversaire de récidiver. Comme il leur est strictement interdit de faire des prisonniers, tout homme tombant aux mains des Suisses était froidement massacré. Et, bien que les Suisses s'intéressassent fort au butin, ils prêtaient serment de ne pas dépouiller les cadavres de leurs ennemis avant que la bataille fût terminée par une victoire. En effet, tant la capture de prisonniers que le pillage faisaient perdre du temps et différaient l'issue de la bataille ; pour cette raison, les hommes coupables de l'une l'autre de ces actions passaient en cour martiale, où ils étaient, au minimum, condamnés à avoir un bras coupé à l'épée, mais où il arrivait aussi que les juges rendissent sentence de pendaison ou de décapitation. Pendant les guerres de Bourgogne, une petite ville qui offrit quelque assistance aux Suisses vit sa population entière – hommes, femmes et enfants – exterminée sans miséricorde. La garnison d'un château fut précipitée dans le vide du sommet d'une des tours, et ceux qui avaient réussi à se cacher furent ligotés et jetés vivants dans un lac voisin.

Le centre des formations militaires suisses consistait en hommes armés légèrement, équipés de haches longues ou courtes et de petites épées. Ils étaient entourés de plusieurs rangées de piquiers, dont le rôle était de battre en brèche les lignes des attaquants. Les arbalètes et, plus tard, les armes à feu jouaient un rôle mineur, car les Suisses cherchaient à engager aussi vite que possible un corps à corps avec l'ennemi : pour cela, il est évident que les hommes armés d'épées, de piques et de haches jouissaient d'un grand avantage. L'excellente coordination de leurs armes de combat rapproché conférait aux Suisses, sur le champ de bataille, la vigueur et la fermeté qui avaient toujours fait défaut aux troupes à pied de l'armée féodale au cours des siècles précédents. Face à une formation suisse, les cavaliers ennemis étaient arrêtés par les piques, et cela suffisait à empêcher ceux qui se trouvaient derrière eux d'avancer. Ceux que les chevaliers du Moyen Age appelaient avec mépris les « valets » (en Italie *i fanti*, d'où découle le mot « fantassin ») constituèrent, avec la stratégie suisse, une « infanterie » à part entière, et celle-ci devint une « arme » aussi importante que les autres sur tous les champs de

bataille d'Europe.

C'est grâce à elle que les Suisses affirmèrent leur indépendance. En 1231 et 1240, l'empereur Frédéric II exempta de toute charge féodale (sauf celles qui étaient dues directement à la couronne impériale) les cantons d'Uri et de Schwyz. Ceux-ci, rejoints par Unterwald, signèrent en 1291 au Grütli « l'alliance éternelle » par laquelle ils juraient de se soutenir mutuellement. Après la fin de la dynastie des Hohenstaufen, qui fut suivie d'un interrègne marqué par un certain désordre, Rodolphe de Habsbourg se fit élire roi d'Allemagne et ceignit la couronne du Saint Empire romain germanique. Cette ascension des Habsbourg représentait pour les Suisses une menace formidable. En 1315, ils réussirent à attirer dans une embuscade le duc Léopold de Habsbourg : celui-ci se trouva pris avec son armée féodale dans un étroit défilé surmonté des deux côtés par des rochers abrupts, à Morgarten, près du lac d'Aegeri et non loin du lac des Quatre-Cantons. Les Suisses déversèrent sur les forces des Habsbourg une avalanche de rochers ; Léopold avait eu l'imprudence de ne pas se faire précéder par une avant-garde et il tomba dans le piège. Une fois que les éboulements eurent joué leur rôle meurtrier, les Suisses descendirent et massacrèrent tous les survivants.

Si Morgarten fut un éclatant succès, ce n'était pas encore une véritable bataille d'infanterie ; mais le triomphe fut suffisant pour que Zurich, Zoug, Glaris, Berne et Lucerne adhérassent à la ligue. Systématiquement, les huit cantons entreprirent alors d'expulser les Habsbourg.

Un autre Léopold, neveu de celui qui avait été défait à Morgarten, décida de prendre une revanche. Avec une armée de 4.000 hommes, il partit en guerre contre l'armée suisse, qui comptait alors quelque 6.000 soldats. Au lieu de se diriger, comme on s'y attendait, vers Zurich ou Lucerne, il avança le 9 juillet 1386 dans la direction de Sempach, une petite ville située à quelques kilomètres au nord de Lucerne, qui avait autrefois appartenu aux Habsbourg mais s'était jointe à la Confédération en même temps que Lucerne elle-même. Léopold de Habsbourg rassembla ses troupes près du lac de Sempach et mit le siège devant la ville, puis il alla à la rencontre des Suisses, qui apparurent, venant d'un sommet d'un monticule abrupt. Les chevaliers autrichiens mirent pied à terre et essayèrent de gravir la colline tandis que leurs arbalétriers tiraient sur les Suisses et leur causaient beaucoup de pertes. Le duc Léopold se lança lui-même dans la bataille, car il s'imaginait avoir en face de lui le gros des troupes suisses et il voulait en finir vite ; mais il ne s'agissait que d'une avant-garde, et le gros des forces suisses apparut soudain au nord, avançant rapidement et pénétrant dans le flanc de l'armée autrichienne. Le nom d'Arnold de Winkelried, qui dirigeait ce contingent et est censé s'être sacrifié pour ouvrir une brèche, est légendaire. Les chevaliers autrichiens qui avaient pied à terre furent littéralement balayés par la violence de l'attaque suisse ; Léopold et une grande partie de ses soldats furent tués sur-le-champ. Ainsi Sempach confirma ce que Courtrai avait démontré : l'infanterie pouvait vaincre la cavalerie féodale. Entre-temps, la bataille de Laupen (1339) avait prouvé que les formations en carré des Suisses pouvaient avoir raison de chevaliers. Embuscade meurtrière à Morgarten, victoire des fantassins sur les cavaliers à Laupen, victoire en terrain découvert sur une armée de chevalier à Sempach : les jours de la chevalerie médiévale étaient comptés.

Ayant ramené les Autrichiens à la raison, les Suisses reprirent l'offensive contre la Souabe et démontrèrent à nouveau que leur infanterie était invincible. Ce fut un moment décisif dans

l'histoire militaire du Moyen-Age. Les Suisses reçurent une foule de propositions de la part des diverses puissances qui voulaient louer les services de leurs soldats. La première levée de troupes qui eut lieu en Suisse pour répondre à une telle demande se fit en 1424 : la république de Florence offrait de payer 8.000 florins rhénans en échange des services de 10.000 hommes pendant trois mois. A la fin du siècle, le montant des offres s'était élevé à tel point que toute l'armée suisse se transforma en troupes mercenaires. Mais, à la différence des autres, les contingents suisses n'étaient pas composés de soldats de fortune ; ils venaient en droite ligne de leurs cantons et de leurs communes. A longue échéance, la saignée que représentait ce service pour les Suisses devint trop forte et la Confédération ne fut plus en mesure de la supporter.

Néanmoins, elle conserva la suprématie sur les champs de bataille de l'Italie septentrionale et de la Bourgogne pendant plus d'un siècle. Mais les Suisses négligèrent les nouveaux développements en matière d'armements et de méthodes de combat ; par exemple, ils remarquèrent à peine l'avènement de la cavalerie légère, l'amélioration des mousquets et la mobilité accrue de l'artillerie de campagne.

Ils s'en tenaient obstinément à leurs anciennes méthodes. Avec 10.000 ou 15.000 piquiers, ils étaient prêts à attaquer n'importe quel effectif de cavalerie ; et ils y réussirent en effet jusqu'au jour où **ils se heurtèrent aux lansquenets, qui, eux, avaient fait la synthèse des techniques suisses et des récents développements militaires que les Suisses avaient ignorés.** Les lansquenets, par exemple, n'avaient aucune objection contre la guerre d'usure que pratiquaient leurs commandants et que les Suisses refusaient de mener. Lors des combats entre Charles Quint et François Ier pour la possession de la Lombardie, les Suisses abandonnèrent purement et simplement le champ de bataille parce qu'ils étaient las des manœuvres perpétuelles des deux armées conformément à leur tradition, ils attendaient un engagement décisif pour en finir ; celui-ci ne se produisant pas, ils quittèrent la partie.

En 1522, lorsque le maréchal français de Lautrec recruta à nouveau 16.000 Suisses, ceux-ci exigèrent que l'ennemi fût défait à coups de pique et d'épée. L'armée de Charles Quint était commandée par un Italien, le capitaine Prospero Colonna, et consistait en 19.000 hommes, partie fantassins espagnols commandés par Pescara, partie lansquenets allemands commandés par Georg von Frundsberg. En avril, les forces impériales avaient pris position dans un petit relais de chasse, le château de Bicocca (« la Bicoque »), au nord-est de Milan. Colonna avait construit un réseau compliqué de fortifications, de tranchées interconnectées et de remblais, qui rendait une attaque directe sinon impossible, du moins fort risquée. Le maréchal de Lautrec n'avait aucune intention de s'y lancer : ayant pour lui la supériorité numérique (il commandait 32.000 hommes), il comptait obliger Colonna, à force d'escarmouches, à abandonner ses positions. Mais ce projet provoqua une véritable mutinerie chez les Suisses : si on ne leur ordonnait pas de passer à l'attaque, ils menaçaient de rentrer chez eux. Instruit par l'expérience de l'année précédente, le maréchal de Lautrec céda. Il avait un autre sujet de préoccupation : la rivalité entre les deux chefs du contingent suisse, Albert von Stein et Arnold von Winkelried (descendant lointain du héros de Sempach). A la bataille de Marignan - où les Suisses avaient été vaincus -, Winkelried avait reproché à Stein d'avoir abandonné prématurément le champ de bataille et contribué ainsi à la défaite ; mais, comme il n'avait pu donner la preuve de ce qu'il avançait, il avait été obligé de faire amende honorable.

A « la Bicoque », les deux capitaines s'efforçaient néanmoins de présenter un front uni ; mais c'était Stein et non Winkelried qui insistait surtout pour que l'assaut fût livré immédiatement. Le maréchal de Lautrec dressa ses plans en conséquence : les 16.000 Suisses attaqueraient de front ; le reste de l'armée, composé de Vénitiens et de Français, prendraient les forces de Colonna à revers. Les deux mouvements effectués contre les flancs de l'armée autrichienne auraient lieu pour commencer, puis, une fois que l'ennemi serait occupé à défendre ses ailes, les Suisses pourraient procéder à leur attaque de front. Mais les Suisses n'attendirent pas l'ordre du maréchal et se précipitèrent sur le champ de bataille de leur propre initiative. Au prix de lourdes pertes, ils s'emparèrent de la première tranchée creusée par les troupes de Colonna et réussirent à abattre une partie du remblai ; ils se heurtèrent alors à une forêt de piques tenues par les lansquenets allemands, tandis que les mousquetaires espagnols les soumettaient à un feu roulant. Les Suisses résistèrent bravement et Winkelried voulut même provoquer Frundsberg en combat singulier, mais celui-ci ignora le défi, et le capitaine suisse fut tué tandis qu'il essayait de se frayer un chemin au milieu des troupes autrichiennes. Un véritable carnage s'ensuivit, et les Suisses furent finalement obligés de se retirer en laissant sur le champ de bataille 3.000 cadavres, dont celui d'Albert von Stein. La bataille de « la Bicoque » mit un terme à la réputation des Suisses. Quant à celle des lansquenets, elle ne faisait que commencer.

A la suite des humiliantes défaites qu'elles avaient subies pendant les guerres hussites, les forces impériales germaniques avaient compris qu'il fallait absolument réformer le système militaire existant, et cela d'autant plus que les innovations apportées en France par Charles VII n'étaient pas passées inaperçues. L'événement décisif, à cet égard, fut la bataille de Guinegatte, au cours de laquelle l'armée bourguignonne, composée de fantassins flamands, battit l'armée française le 7 août 1479. Les Bourguignons étaient conduits par l'archiduc Maximilien de Habsbourg, gendre du duc de Bourgogne Charles le Téméraire, qui avait trouvé la mort deux ans plus tôt à la bataille de Nancy ; c'était à la suite de cela que Maximilien (futur empereur Maximilien 1er) avait recruté des Flamands et les avait entraînés en s'inspirant de la tactique des Suisses. **En les enrôlant, il avait beaucoup insisté pour que les soldats destinés à former des unités communes provinssent des mêmes districts : c'était encore une adaptation du système suisse, qui, en veillant à l'identité d'origine sociale de ses recrues, assurait l'homogénéité et le sentiment de communauté de ses troupes.** Mais, si Maximilien remporta de la sorte une victoire à Guinegatte, celle-ci n'eut ni conséquences stratégiques ni répercussions politiques, car il ne put poursuivre ses adversaires afin de leur imposer ses conditions, et, comme il était à court d'argent, ses troupes l'abandonnèrent pour rentrer chez elles. Aussi l'archiduc se tourna-t-il vers d'autres territoires et y recruta-t-il des hommes que les Allemands baptisèrent *Landsknechte* (« serviteurs du pays »), expression d'où dérive le mot français « lansquenet ».

Bien que les lansquenets fussent à certains égards des mercenaires, il serait erroné de leur appliquer ce terme, car ils en différaient tant par leur composition originale que par d'autres particularités. Il fallait, avant tout, que toute la troupe recrutée par ce moyen provint de la même région ; ces soldats d'origine commune constituaient une unité qui demeurait constante, même si elle n'avait pas toujours le même chef. Ce à quoi les lansquenets s'apparentaient le plus, c'étaient aux milices populaires mérovingiennes ; mais celles-ci, depuis le règne de Charlemagne et l'avènement du système

féodal, étaient passées à l'arrière-plan et étaient tombées dans l'oubli. Toutefois, en certaines occasions, on avait vu ces milices reparaître : **des soldats provenant de la même région se rangeaient sous les ordres d'un chef auquel ils avaient juré obéissance ou qu'ils avaient élu eux-mêmes ; ces soldats avaient leurs propres tribunaux et étaient toujours des hommes libres.** On vit ainsi une unité, qu'on peut considérer comme une anticipation des lansquenets, servir en 1276 sous les ordres de Rodolphe de Habsbourg ; mais, après la bataille, les chevaliers décapitèrent les prisonniers que cette unité avait faits sans lui demander sa permission, et elle refusa de renouveler son engagement. Un siècle plus tard, la ville d'Ulm et la ligue des villes souabes recrutèrent une unité de « serviteurs » libres, qui prit le nom de « *Fédération de la liberté* », et, depuis lors, ces troupes jouèrent un rôle important dans plusieurs guerres en Allemagne, sous des noms différents et avec des succès divers. Dans le Holstein, on les appelait les « *gardes noirs* », et, quand ils se mettaient au service de la Hanse, ils devenaient « *l'infanterie marine* ». La composition de ces unités avait perdu sa pureté originelle et, tout comme les groupes de mercenaires ordinaires, elles recrutaient la lie de la société, y compris des assassins ; mais elles continuaient à observer le code qu'elles s'étaient fixé, et les maraudeurs étaient sévèrement punis par leurs camarades : les peines allaient de l'enchaînement (le coupable était suspendu par les quatre membres à des chaînes) au bûcher.

Dans les rares occasions où une ville envoyait des contingents à l'empereur, elle habillait ses soldats de vêtements de couleur afin qu'on les reconnût aisément. Tel fut le cas des lansquenets de Maximilien, qui les baptisa de ce nom pour éviter certaines critiques : les États de l'Empire germanique étaient las des mercenaires, tout comme l'étaient les Français, et ils souhaitaient se débarrasser de cette plaie, de sorte que le recrutement effectué par Maximilien avait suscité des craintes et des soupçons. C'est pour répondre à ceux-ci que l'archiduc rétorqua qu'il s'agissait non pas de mercenaires mais de « *serviteurs du pays* », ce qu'il démontra par sa méthode de recrutement, par l'origine de ses soldats et par la discipline rigide qu'il leur imposa.

Entre 1482 et 1486, Maximilien recruta des lansquenets en Rhénanie et dans les régions voisines du bas Rhin, et il les forma comme il avait formé ses troupes précédentes, selon le modèle suisse. Une vive hostilité opposa bientôt les lansquenets aux mercenaires suisses. Sous les ordres du duc Sigismond de Tyrol, avec à leur tête le capitaine Friedrich Kappler, les lansquenets battirent les condottières vénitiens à la bataille de Calliano, en 1487. Un an plus tard, faisant partie de l'armée de l'empire, ils furent envoyés aux Pays-Bas et, en route, ils prirent leurs quartiers à Cologne ; lorsque les troupes suisses voulurent également s'y installer, l'archevêque de Cologne leur refusa l'entrée de la ville pour éviter tout heurt entre eux et les lansquenets. En 1490, Maximilien partit en guerre contre les Hongrois, et, à cette occasion, les lansquenets prirent d'assaut la ville de Stuhlweissenburg ; dès lors, leur réputation, en Europe, fut équivalente à celle des Suisses. A cette époque, Maximilien disposait de deux régiments de lansquenets comportant chacun 3.000 à 4.000 hommes. Ceux-ci lui étaient aveuglément dévoués, et c'était précisément ce qui lui avait fait défaut par le passé, de sorte qu'il ne cessait de se dépenser pour que ces contingents, en provenance des villes allemandes, fussent bien conscients de représenter une élite militaire. Mais, sur le plan politique, il se vérifia dès le début que les lansquenets constituaient une institution difficile à traiter. **Il fallait les prendre pour ce qu'ils étaient : une confrérie militaire, dont le métier était de faire la guerre**

; ils étaient souvent méfiants et obstinés, mais, sur le champ de bataille, leur bravoure était insurpassable et ils étaient d'une remarquable endurance.

Maximilien d'Autriche s'était rendu compte que le système militaire féodal avait besoin d'être transformé, en particulier sur le plan économique. Aussi le recrutement de lansquenets fut-il organisé sur une base complètement nouvelle. L'empereur accordait à un colonel – en général doté d'une certaine réputation militaire – un brevet pour recruter des troupes ; il recevait pour cela une somme forfaitaire titre d'avance. Le colonel gardait souvent une bonne partie de cet argent pour lui-même et engageait les hommes en leur promettant un riche butin à l'issue de la guerre, et semble que beaucoup de lansquenets aient dû financer eux mêmes leur équipement. En fait, le colonel recruteur était un « entrepreneur militaire » et, contrairement à ce qu'avait obtenu des états généraux d'Orléans Charles VII de France, Maximilien, devenu empereur d'Allemagne, ne put jamais persuader la Diète allemande de lever des impôts réguliers destinés à financer l'armée, et ses successeurs n'y parvinrent pas davantage. L'expédient qui consistait à charger un colonel de lever des troupes était donc assez fragile, car l'argent comptant dont disposait l'empereur était restreint. La seule chance qu'avaient les lansquenets d'être payés résidait dans la conquête d'un vaste butin, et ils le savaient fort bien. De plus, la Diète avait fixé des limites géographiques aux zones de recrutement ; en 1495, la Diète de Worms permit l'empereur de recruter des lansquenets dans tout l'empire mais uniquement pour la campagne d'Italie. En toute autre circonstance, il dut s'en tenir à ses propres États.

Lors des premières campagnes pour le recrutement de lansquenets, il est prouvé que l'officier recruteur prête grande attention au caractère des hommes qu'il engageait. La nouvelle recrue recevait un peu d'argent mais devait fournir elle-même ses armes. Les recruteurs exigeaient de l'empereur une somme correspondant à l'engagement de beaucoup plus de lansquenets qu'ils n'en recrutaient en fait. Les hommes de grande expérience, qu'on plaçait aux premiers rangs, recevaient une double paie : le recruteur donnait leurs armes à des lansquenets ordinaires, dont la paie était simple, mais, sur les rôles militaires, ces hommes figuraient pour une paie double, et c'était le recruteur qui mettait la différence dans sa poche. Ainsi il grugeait à la fois l'empereur et la recrue.

Le colonel qui avait reçu le brevet de recruteur nommait des capitaines ; ceux-ci nommaient eux-mêmes des lieutenants, des enseignes, des sergents, des quartiers-maîtres et des caporaux (ces derniers étaient aussi parfois élus par les hommes). Les lansquenets se répartissaient en compagnies dont chacune avait son « guidon » (« *Fähnlein* »), analogue à la bannière de l'armée féodale. Il y avait environ 400 hommes sous un « guidon » et un régiment de lansquenets se composait de 10 à 18 compagnies, elles-mêmes baptisées « *Fähnlein* » ; mais il s'agissait là d'unités administratives et non tactiques : l'unité tactique était, comme chez les Suisses, le bataillon, ou formation en carré.

La plus grande force des lansquenets résidait dans leur structure interne et dans l'ordre qui régnait à l'intérieur de celle-ci. Comme les gens de toute autre profession, ils formaient une corporation analogue aux « guildes » des artisans et des commerçants. Avant la bataille, le capitaine de chaque unité devait consulter le conseil de la compagnie, le « cercle » (Ring), l'informer de ses plans et tenir compte de ses avis. Chaque unité élisait son

représentant, qui agissait comme porte-parole vis-à-vis du capitaine. Un capitaine suprême exerçait, au-dessus de tous les autres, les pouvoirs judiciaires et disciplinaires, avec l'aide d'un magistrat et de ses assistants ; ceux-ci, choisis dans les compagnies, étaient eux-mêmes des lansquenets ; dans certains cas particuliers, les lansquenets avaient le droit de juger et de punir eux-mêmes un de leurs membres. L'accusé était traduit devant le *Ring* de sa compagnie ; il devait répondre de ses actes et se défendre lui-même comme il le pouvait. Si l'accusé était reconnu coupable, les lansquenets exécutaient immédiatement la sentence. Toutes ces mesures étaient destinées à fournir aux lansquenets cette cohésion interne qui avait fait l'excellence des Suisses. Ils avaient leur constitution, la « lettre d'articles » (« *Artikelbrief* »), sur laquelle toutes les recrues devaient prêter serment. Tous ces dispositifs n'avaient rien de nouveau ; l'empereur Frédéric Barberousse, comme les Suisses plus tard, avait recouru à une structure analogue ; mais les Allemands l'avaient adaptée à leurs besoins. Georg von Frundsberg, qu'on a souvent surnommé « le père des lansquenets », avait stipulé que la prestation de serment devait avoir lieu par petits groupes : « *S'ils sont réunis en une grande assemblée avant d'avoir prêté serment, ils refusent de jurer sur la lettre d'articles ; ils commencent par faire valoir leurs propres exigences selon leur bon vouloir, et il faut que vous y accédiez, et, après cela, vous n'êtes plus tranquille. On ne peut pas obliger les gens à faire la guerre tout le temps ; c'est pourquoi il faut que vous puissiez leur présenter la loi sur laquelle ils ont juré.* »

La teneur et la forme de ces articles variaient considérablement d'une troupe à l'autre, mais la base en était toujours la même : un engagement contractuel réciproque par les lansquenets et par ceux qui les payaient. Les soldats juraient de remplir leur devoir, et l'empereur, pour sa part devait les payer comme il était convenu, en tant que seigneur loyal à l'égard de ses hommes.

Les lansquenets prêtaient serment d'obéissance à tous ordres reçus ; le principe d'obéissance était sans équivoque et il était explicitement déclaré qu'il s'appliquait à tous, quel que fût leur rang. Au XVI^e siècle, la paie mensuelle des lansquenets s'élevait à 4 florins. Il arrivait toutefois souvent qu'il y eût de vives discussions à ce propos et que les lansquenets exigeassent que le mois commençât ou finît avec chaque bataille ou prise de ville. Le roi de France François 1^{er} accepta une fois de garder les lansquenets à son service pendant 10 mois et, à la veille de la bataille, de leur payer un mois supplémentaire. Philippe de Hesse, ce prince allemand qui se rendit célèbre par sa bigamie que Melanchthon et Luther condamnèrent, avait conseillé à ses fils de ne faire que des guerres défensives, car, autrement, les exigences des lansquenets seraient telles qu'ils ne pourraient les satisfaire. D'autre part, il était interdit aux lansquenets de constituer des « syndicats » : s'ils avaient des plaintes à formuler, ils devaient le faire par l'entremise de leurs représentants ou, à défaut, par celle d'un lansquenet à double paie qui serait désigné spécialement pour aller transmettre la plainte au capitaine. L'ère féodale ne s'était pas achevée brusquement, d'un seul coup : on en trouve encore des traces dans les « lettres d'articles ». Ainsi, les chevaliers n'étaient pas recrutés individuellement mais en petites unités : un chevalier avec des aides à cheval ; et les chevaliers bénéficiaient de privilèges particuliers, de même que d'autres spécialistes, tels que les artilleurs, les hommes du génie et les sapeurs.

Tout homme était tenu de veiller à l'entretien de ses armes, de ses vêtements et, le cas

échéant, de son cheval, qu'il avait toujours l'obligation d'acheter au quartier-maître. Les lansquenets devaient aussi se procurer leur nourriture, qui leur était vendue par des vivandières affectées à chaque compagnie. Comme ces femmes auraient eu du mal à transporter tout le ravitaillement nécessaire à une grande armée, il était inévitable qu'on vît les lansquenets s'approvisionner également dans le pays, et, à cet égard, ils constituaient pour un territoire en guerre une plaie aussi pénible que l'avaient été les mercenaires. Dans certaines des « lettres d'articles », on spécifie que le fourrage pour les chevaux, le pain, les légumes et quelques autres produits alimentaires sont les seules denrées que les lansquenets ont le droit de prendre dans un pays ami ou neutre : il leur était strictement interdit de s'emparer de bétail et de biens domestiques, et de forcer les armoires et les coffres des habitants.

Une fois qu'une ville avait été prise, les lansquenets devaient, même s'ils n'avaient pas encore été payés, obéir strictement aux ordres du colonel. La force d'occupation était tenue de construire des fortifications, stipulation qui causa fréquemment des difficultés, parce que les lansquenets jugeaient contraire à leur dignité de se livrer à des travaux manuels.

Dans le cas où un conflit se fût déclaré entre les lansquenets, il leur était expressément défendu d'en appeler à la nation, car, si les compatriotes des lansquenets en cause étaient venus à leur secours, une véritable guerre civile eût risqué de se développer. Cependant, ces conflits entre lansquenets n'étaient pas rares ; ils s'élevaient surtout au sujet des femmes, du ravitaillement ou du butin. On leur permettait de se battre en duel, mais à armes courtoises (émoussées) et à l'écart du campement principal. Le butin que les lansquenets ramassaient en cas de victoire leur appartenait, exception faite de la poudre à canon et des pièces d'artillerie, qu'ils devaient remettre au capitaine.

On voit que les « lettres d'articles » étaient des constitutions aussi bien que des codes de discipline, dans le cadre desquels fonctionnaient des armées massives, du moins en comparaison de celles du Moyen-Age. Jusque-là, aucun État n'avait été assez fort, économiquement parlant, pour aligner des armées aussi considérables : c'est avec l'apparition de l'État national français que tout avait changé, ainsi qu'en raison de la consolidation de la couronne d'Angleterre sous les Tudors, de l'importance prise par l'Espagne en tant que nation et de l'accroissement territorial du domaine des Habsbourg. Toutefois, si les choses évoluèrent à partir de ce moment-là, on ne saurait dire que les fonds qui avaient manqué jusqu'alors devinrent soudain disponibles : ils se trouvèrent plus aisément accessibles, mais jamais en quantités suffisantes pour mener à terme les campagnes engagées aux XVe et XVIe siècles ; de sorte que, pour les lansquenets, le problème économique demeura. Maximilien d'Autriche avait essayé de créer une troupe d'élite qui lui fût loyale, mais comment pouvait-il, et comment ses successeurs pourraient-ils assurer le maintien de cette loyauté s'ils se trouvaient incapables d'honorer leur part du contrat ? En Europe centrale, ce fut Wallenstein qui trouva la réponse à ce problème fondamental, mais seulement au XVIIe siècle.

L'insuffisance de la paie des lansquenets était compensée par le butin, mais, pour obtenir celui-ci, on donnait fatalement libre cours à des excès. Les chants que chantaient les lansquenets à l'époque, et qui nous ont été conservés, expriment de manière énergique les ravages qu'ils causaient dans les territoires sur lesquels ils se battaient. Toutefois, la cruauté

n'était pas l'apanage des lansquenets ou des mercenaires, car l'ère dite de la chevalerie abonde en exemples du même genre : tout est affaire de proportions. Ce qui est frappant, c'est qu'à la fin du Moyen-Age les guerres mettaient en jeu des troupes beaucoup plus nombreuses, et, lorsqu'une ville était prise d'assaut par les lansquenets, c'étaient des milliers d'hommes qui violaient et pillaient, et non plus des centaines comme autrefois. Il arrivait bien souvent, désormais, qu'une ville capitulât en échange d'une promesse de clémence ; or, sitôt les portes ouvertes, le sac commençait. Et le capitaine ou le colonel qui, naguère, avait peut-être refréné les mauvais instincts de quelques chevaliers, comment eût-il pu à présent empêcher d'abuser de sa victoire ou traduire en cour martiale toute une armée ? Le grand prévôt qui aurait arrêté l'un des lansquenets aurait eu à affronter l'unité tout entière. En outre, les lansquenets savaient fort bien que leurs supérieurs s'intéressaient tout autant qu'eux au butin, qu'ils en profitaient souvent au détriment de leurs hommes et qu'ils y étaient du reste obligés, dans une large mesure, par la pénurie financière du souverain qui les employait.

Au cours de leurs campagnes, les lansquenets emmenaient une suite importante. Chacun d'eux désirait avoir avec lui sa femme, voire plusieurs femmes, et au moins un domestique. D'ailleurs, les femmes étaient indispensables pour s'occuper des malades et des blessés. Et puis... il y avait le repos du guerrier : en 1567, lorsque le duc d'Albe, venant d'Italie, marcha sur les Flandres, son armée était accompagnée de 400 prostituées, suite qui ne laissait pas d'être assez encombrante. Parmi les lansquenets allemands, les femmes servaient encore à transporter les bagages : on a estimé que chaque femme portait en moyenne entre 20 et 30 kilos de marchandises diverses !

Leur arme principale, comme celle des Suisses, était la pique. Au moment où on leur donnait l'ordre de « former le serpent », ils devaient pointer leurs piques : la formation du « serpent » était le mouvement par lequel la colonne en marche se transformait en carré en vue de l'attaque, mouvement qui ne pouvait être exécuté convenablement qu'après quantité d'exercices ; il semble que ce soit à la fin du XVe siècle que les lansquenets l'ont exécuté de façon parfaite ; or c'est précisément l'époque où le train militaire de leurs unités était le plus chargé. En bataille rangée, les choses se passaient bien ; mais, lorsqu'ils rencontraient l'ennemi à l'improviste, la manœuvre était plus difficile.

Le maniement de la pique n'était pas non plus aisé. Un contemporain en a écrit ceci : « *Le plus désagréable, c'est la vibration de la hampe. J'en ai fait moi-même l'expérience : lorsqu'on se bat avec une longue pique, il est presque impossible d'atteindre sa cible, car la pointe vibre trop, surtout lors de fortes poussées, et elle vibre le plus fort lorsqu'on utilise toute la longueur de l'arme, avec le bras droit entièrement étendu. Il faut une poussée lente et sûre, effectuée avec réflexion, en attendant le moment favorable, si l'on veut frapper un mercenaire en armure aux endroits les plus sensibles du cou ou de l'abdomen et atteindre avec précision les articulations de l'armure.* »

En principe, des forces supérieures battent des troupes moins nombreuses ; mais il arrivait souvent que les forces fussent équilibrées, et, dans ce cas, pour amener une décision, il fallait que l'une des masses armées opérât une brèche dans l'autre. Avant l'avènement de l'artillerie et des mousquets, cette tâche incombait à un groupe d'hommes choisis très soigneusement pour cela. Il les fallait d'abord spécialement forts, car ils devaient manier à deux mains un

glaive à deux tranchants plus grand qu'eux-mêmes. Ce glaive était si lourd qu'on ne pouvait l'utiliser qu'une seule fois et qu'il fallait donc atteindre sa cible du premier coup ; en cas d'échec, l'attaquant était inéluctablement transpercé par les piques de l'ennemi. Lors de tels engagements, peu avant la rencontre des deux armées, le groupe d'assaut, placé au second rang, s'avancait de quelques pas devant le premier, ce qui constituait pour l'adversaire un élément de surprise. Mais, en raison du risque encouru en pareil cas, la force à elle seule ne suffisait pas, et la promesse de récompenses non plus : aussi chargeait-on fréquemment de cette mission meurtrière des condamnés à mort qui, s'ils réussissaient à pratiquer une brèche dans les rangs ennemis, voyaient leur peine commuée ou annulée. Les lansquenets donnaient le nom de « compagnie perdue » (« *verlorener Haufe* ») au groupe d'hommes exceptionnellement courageux ou tout à fait désespérés qui acceptaient de courir le risque de se frayer un chemin dans un carré composé parfois de cent guerriers de front et d'autant de rangées.

La « compagnie perdue » cessa d'être nécessaire au moment où le mousquet devint d'un usage courant chez les lansquenets. Dès 1507, l'empereur Maximilien renonçait à l'arbalète. Dans toute l'Europe, on commença à former des armées sur le modèle des Suisses et des Allemands ; les résultats obtenus furent inégaux selon les pays. Par exemple, après la défaite de Guinegatte, Louis XI essaya de remodeler son infanterie selon ces principes, mais il n'y parvint pas tout à fait et n'obtint ainsi qu'une seule victoire, devant Gênes en 1507. Les efforts de François 1er ne furent pas plus heureux : il semble que ses fantassins aient déserté en masse, par exemple en 1543, lorsque l'infanterie française était censée défendre Luxembourg contre les Allemands et, au lieu de cela, leur abandonna la ville. En Espagne, Ferdinand d'Aragon fit venir, paraît-il, une troupe de Suisses pour la donner en exemple à son infanterie : et en effet l'infanterie espagnole se battit en Italie selon les mêmes tactiques que les Suisses et les lansquenets ; à la bataille de Ravenne, en 1512, elle se couvrit d'une gloire qu'elle allait conserver un siècle et demi durant, tout en maintenant un caractère national remarquable. N'ayant pas encore derrière eux les ressources du Nouveau Monde, Castille et Aragon étaient alors trop pauvres pour se payer des mercenaires, de sorte que la nécessité les obligeait à tirer le maximum de leurs propres ressources militaires. **En définitive, ce furent les lansquenets et les Espagnols qui dominèrent, sur les champs de bataille européens, jusqu'au milieu du XVIIe siècle.**